FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1938 **THÈSE** N° 112

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Sonia-Sara MAGHID
née le 4 avril 1900
à Tighina (Roumanie)

LES FEMMES ET LES FARDS DANS L'ANTIQUITÉ

Président : M. TANON, *Professeur.*

PARIS
JACQUES HAUMONT
48, rue Boissonade

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA40152019_0100

ERRATUM

P. 34, *lire ainsi les six dernières lignes:*

La beauté n'est soumise à aucune loi immuable, l'idéal esthétique varie suivant les âges, les peuples, les individus. Le beau jugement de Kant semble être ici une définition remarquable : Kant, dans ses *Principes de philosophie*, a défini le *beau* «une finalité sans fin».

P. 48, *remplacer les lignes 10 et 11 par ce texte :*

colliers, de bracelets, de bagues en argent, en or et en pierres d'améthyste, de lapis, de grenat et en autre métal précieux.

LES ARTIFICES DE LA TOILETTE

Ces artifices, qu'Aristophane appelait si plaisamment «les cosmétiques de l'âme», forment donc le complément de la toilette de la Romaine.

Ovide expose en termes généraux une série d'instructions qu'il se plaît à développer avec une grâce qui n'appartient . . .

P. 55, l. 14, *au lieu de* lachée, *lire* cachée

P. 55, l. 16, *au lieu de* Valmigi, *lire* Valmiki

P. 56, l. 8, *au lieu de* illogique, *lire* logique

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1938 **THÈSE** N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Sonia-Sara MAGHID
née le 4 avril 1900
à Tighina (Roumanie)

LES FEMMES ET LES FARDS DANS L'ANTIQUITÉ

Président : M. TANON, *Professeur.*

PARIS
JACQUES HAUMONT
48, rue Boissonade

Le Doyen . . . . . TIFFENEAU

I. — Professeurs

	MM.
Anatomie	Rouvière
Physiologie	Léon Binet
Physique médicale	Strohl
Chimie médicale	Polonovski
Bactériologie	Robert Debré
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Brumpt
Pathologie et thérapeutique générale	Baudouin
Pathologie médicale	Abrami
Pathologie chirurgicale	Chevassu
Anatomie pathologique	
Histologie	Champy
Pharmacologie et matière médicale	Tiffeneau
Thérapeutique	Harvier
Hygiène et médecine préventive	Tanon
Médecine légale	Balthazard
Histoire de la médecine et de la chirurgie	Laignel-Lavastine
Pathologie expérimentale et comparée	Fiessinger
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice Villaret
Clinique médicale	Loeper Carnot Clerc Marcel Labbé
Hygiène et clinique de la première enfance	Lereboullet
Clinique des maladies des enfants	Nobécourt
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. Claude
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	Gougerot
Clinique des maladies du système nerveux	Guillain
Clinique des maladies infectieuses	Lemierre
Clinique chirurgicale	Cunéo Gosset Grégoire Lenormant
Clinique ophtalmologique	Terrien
Clinique urologique	Marion
Clinique d'accouchements	Brindeau Couvelaire Jeannin
Clinique gynécologique	Mocquot
Clinique chirurgicale infantile et orthopédique	Ombrédanne
Clinique thérapeutique médicale	Rathery
Clinique oto-rhino-laryngologique	Lemaître
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre Duval
Clinique propédeutique	Sergent
Clinique de la Tuberculose	Bezançon
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	Mathieu
Clinique cardiologie	Laubry
Professeurs sans chaire	Hovelacque Mulon Olivier Verne

II.—Agrégés en exercice

MM.

Ameline Pathologie chirurgicale
Bariéty Pathologie médicale
Bénard (Henri) Pathologie médicale
Bernard (Étienne) Patholog. médicale
Besançon (Justin) Hydrologie
Boulin Pathologie médicale
Bulliard Histologie
Cathala Pathologie médicale
Chevallier Pathologie médicale
Coste Pathologie médicale
Dognon Physique
Fey Urologie
Funck Pathologie chirurgicale
Galliard Parasitologie
Gastinel Bactériologie
de Gaudart d'Allaines Pathologie chirurgicale
Gayet Physiologie
de Gennes Pathologie médicale
Giroud Histologie
Haguenau Pathologie médicale
Halphen Oto-rhino-laryngologie
Hazard Pharmacologie
Huguenin Anatomie pathologique
Joannon Hygiène
Lacomme Obstétrique

MM.

Lantuéjoul Obstétrique
Laroche (Guy) Pathologie médicale
Lelong Pathologie médicale
Lemaire Pathologie expérimentale
Leveuf Pathologie chirurgicale
Mlle J Lévy Pharmacologie
Lévy-Valensi Neurologie et psychiâtrie
Ménégaux Pathologie chirurgicale
Mollaret Pathologie médicale
Moreau Pathologie médicale
Moulonguet Pathologie chirurgicale
Mouquin Pathologie médicale
Oberling Anatomie pathologique
Petit-Dutaillis Pathologie chirurgicale
Piédelièvre Médecine légale
Portes Obstétrique
Renard Ophtalmologie
Richet Physiologie
Sannié Chimie biologique
Sénèque Pathologie chirurgicale
Troisier Pathologie expérimentale
Turpin Pathologie médicale
Vignes Obstétrique
Wilmoth Pathologie chirurgicale

III.—Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

Alglave Pathologie chirurgicale
Busquet Pharmacologie
Chailley-Bert Physiologie
Guéniot Obstétrique

MM.

Lardennois Pathologie chirurgicale
Leroux Anatomie pathologique
Neveu-Lemaire Parasitologie
Vaudescal Obstétrique

IV.—Agrégés chargés de cours de clinique annexe

à titre permanent

MM.
Alajouanine
Aubertin
Brulé
Chabrol
Chiray
Donzelot
Duvoir
Lian
Pasteur Vallery-Radot
Sézary

} CLINIQUE MÉDICALE

MM.
Basset
Brocq
Cadenat
Gatellier
Heitz-Boyer
Moure
Quenu
Schwartz
Velter

} CLINIQUE CHIRURGICALE

MM.
Ecalle
Le Lorier
Lévy-Solal
Metzger

CLINIQUE OBSTÉTRICALE

V.—Chargés de cours

MM.	
Chailley-Bert, agrégé	Éducation physique
Ledoux-Lebard	Radiologie clinique
Ruppe	Stomatologie
Weil-Hallé	Puériculture

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MA MERE

A LA MEMOIRE DE MES FRERES ET SŒURS

A LA MEMOIRE DE MES BEAUX-PARENTS

En témoignage de ma plus profonde affection.

A MON PERE ET A MON FRERE

A MON MARI

A TOUTE MA FAMILLE

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

Membre de l'Académie de Médecine
Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine de Paris
Professeur de médecine coloniale
Conseiller technique au ministère de la Santé publique
Inspecteur général des Services techniques d'hygiène
à la Préfecture de police

Qui nous a fait le très grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse, après l'avoir inspirée.

Hommage de sincère reconnaissance.

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Profonde reconnaissance et hommage respectueux.

PREFACE

L'histoire des femmes dans les différentes races et aux différentes phases de la civilisation antique exigerait des volumes et je ne dispose que de quelques pages. Une étude à ce point encyclopédique ne tiendrait, d'ailleurs, point dans le cadre imposé à cette thèse, qui ne suffirait pas même à contenir un simple inventaire des matériaux.

Mes recherches ont seulement pour objet de définir, à grands traits, la place de la femme dans l'antiquité, et de préciser ce qu'était la beauté des femmes antiques, et comment cette beauté était conservée par le moyen de fards et d'autres artifices de toilette.

Les historiens juifs, arabes, grecs, romains, les récits d'Homère, de Shah-Namèche, de Quinte-Curce, et de tant d'autres, Platon, Plutarque, Sophocle, Aristophane, Ovide, Martial, peignent fort bien le rôle de la femme dans la vie politique et sociale ; ils nous montrent son activité dans la famille, la valeur de son intelligence, de son énergie, de son âme, de sa moralité et de sa « non moralité ».

Je me contenterai de citer les textes empruntés à ces sources historiques éternelles.

LES FEMMES DANS L'ANTIQUITÉ

AVANT-PROPOS

C'est une erreur très répandue de croire que l'esclavage de la femme a commencé avec le monde ; nombreux sont ceux qui croient condamner ses justes revendications par cette phrase : « Depuis que le monde est monde, la femme est esclave. »

En suivant à grands pas les quatre grandes civilisations qui ont précédé l'avènement du christianisme, celles de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, civilisations qui ont été formées par la guerre, la conquête et le pillage, embellies et couronnées par les sciences, les arts et les lettres nous voyons que la femme est honorée, respectée, libre, traitée par l'homme en égale et en compagne, jusqu'au moment où commence le règne de la débauche et de la corruption. L'homme traite alors la femme en esclave, sachant que cette dégradation annule sa dignité, vicie son esprit et produit cette création monstrueuse, cet être qui ne peut plus être nommé une femme : la courtisane. A l'homme débauché, il faut la courtisane éhontée et corrompue. La servitude du sexe féminin commence partout au moment où la civilisation, parvenue à son apogée, commence à décliner.

L'histoire de la femme, à la phase matriarcale, a été liée à l'histoire du travail. La femme a créé, tour à tour, l'agriculture, l'industrie, le commerce, pour mieux remplir son rôle de mère. C'est en créant les forces productives et en faisant peu à peu de l'homme son élève que la femme a exercé l'action la plus heureuse sur les mœurs. Elle a été la première à acquérir les qualités qui font l'homme civilisé ; c'est à la discipline du travail qu'elle les a dues.

Au cours de l'évolution qui substitue le patriarcat au droit maternel, l'activité économique des femmes perd de son importance. La femme n'a plus, dans la division du travail, cette place éminente qui faisait de la femme dite « sauvage » la créatrice et la directrice des forces économiques. L'homme fait son entrée dans l'évolution de la puissance productive et c'est à l'école de la femme qu'il apprend à travailler. Mais, dès lors, l'élargissement de la sphère d'activité de la femme est de plus en plus en péril.

Le travail a été pour la femme le grand libérateur. La femme qui travaille n'est pas un objet de compassion, car le travail est pour elle, comme pour l'homme, une condition de l'équilibre moral et une cause de bonheur. Au contraire, l'oisiveté des femmes a eu pour contrepartie leur extrême assujettissement aux hommes.

La morale des esclaves, celle de l'assujettissement des femmes, n'est autre chose que l'expression réfléchie du mouvemen de l'énergie humaine vers la domination des forces naturelles et des instincts animaux de l'homme.

LES FEMMES DANS L'ANTIQUITÉ

C'est en étudiant, non pas l'histoire d'un peuple, mais l'histoire de tous les peuples primitifs ; en confrontant ce que l'on sait de la femme, de son rôle, de ses aptitudes et de ses productions intellectuelles ; en examinant la femme de chaque contrée, de chaque siècle de l'antiquité, en la comparant à l'homme vivant dans la même contrée et au même siècle, c'est ainsi que l'on pourra réunir des preuves historiques susceptibles de fournir des indications précises sur la valeur et la non-valeur de la femme antique.

Les faits sont plus éloquents que les plus logiques des raisonnements.

Quels sont donc les renseignements fournis par l'antiquité sur l'être nommé « femme » ?

La femme antique était non seulement guerrière, mais dictait la guerre et y prenait part. Les Indous, les Gaulois levaient des régiments de femmes dont les poètes et les historiens vantent les hauts faits et le courage indomptable.

Si la femme d'aujourd'hui n'est plus soldat, cela ne prouve pas qu'elle n'ait pas les forces suffisantes pour supporter les fatigues du métier des armes.

La femme antique est reine, prêtresse, savante, poète, musicienne. Toutes les forces de la nature, toute la vie, tous les éléments : le commerce, l'industrie, l'agriculture, les danses, la musique, les productions littéraires et artistiques, tout était représenté par la femme.

L'histoire démontre rigoureusement qu'aucune infériorité ne peut être attribuée au sexe féminin et sa faiblesse physique même, peut fort bien être discutée. Et ce sexe était pourtant taxé d'incapacité dès sa naissance : ô logique de l'esprit humain et masculin ! Et, de nos jours, le concert de mauvais propos sur la femme continue.

Bien que mon sujet soit spécialement la femme antique, je voudrais, avant de l'aborder, vous présenter, en quelques mots, certaines circonstances atténuantes en faveur de la femme en général.

Qu'est-ce que la femme ? La femme est bien l'être le plus inconnu de la création. Sa nature abstraite a été jugée de tous les temps et dans tous les pays de la façon la plus différente, la plus opposée.

Le sphinx des Egyptiens est représenté sous la forme d'une lionne à poitrine et à tête de femme.

Les Grecs la représentaient ainsi : une tête de lion, des ailes d'aigle, et un corps de jeune fille. Cet être monstrueux, dit leur fable, était probablement l'image du cœur féminin.

Le roi Salomon a dit : « La grâce de la femme est trompeuse et sa bonté n'est qu'un vice. » Ce roi avait, nous dit l'histoire, mille femmes dans son harem.

Plaute, aussi peu galant que Salomon, a dit : « Il ne faut pas choisir entre les femmes, la meilleure ne vaut

rien. » Ceci est bref, net et très aimable, pour la mère de Plaute en particulier.

Napoléon Ier était un ennemi des femmes ; lors de la discussion du *Code* au Sénat, il dit : « Il est une chose qui n'est pas française et qui ne saurait le devenir, c'est que la femme puisse faire ce qui lui plaît. »

Montesquieu juge les femmes avec une grande légèreté : il en fait un jouet.

Dumas fils, lui, a inventé la guenon du pays de Nad et il l'a jetée, à bout d'injures, à la tête des femmes.

Un gros in-folio ne suffirait pas à citer tous les mauvais propos tenus sur les femmes.

Les lumières du XIXe et du XXe siècle n'ont pas apporté de solution. Le point d'interrogation reste posé et chacun y répond selon ses goûts. Deux camps se sont formés : dans l'un, on admire la femme, on l'adore, on l'appelle un ange, une fée, une déesse et on la décrète un être supérieur. Ce camp-là est formé de poètes et de célibataires à bonnes fortunes. Dans l'autre, on la déchire à belles dents. On la déclare un être indéchiffrable, mais malfaisant au premier chef. On assure que ce n'est qu'un être relatif et inférieur. Ce camp-ci est composé des hommes dits pratiques, ceux qui sont disgrâciés par dame nature et les maris.

Citant toutes les opinions émises sur la prétendue infériorité de la femme, il me semble que pour juger cette question, il faut, avant tout, tenir compte de l'instruction déficiente qu'on lui a donnée et des obstacles qu'elle a rencontrés.

En désirant que la femme reste à l'écart du mouvement intellectuel, en l'éloignant même des connaissan-

ces pratiques ; la femme, comme la masse elle-même, représente en une certaine mesure, la résistance humaine aux impulsions de la civilisation. Mais la civilisation est chose sociale ; on ne peut en assimiler le développement à la simple évolution des individus, même la plus favorable. La civilisation perfectionne l'homme, mais elle ne fait pas surgir le surhomme.

Quand la femme ne quittait pas son fuseau, ou que l'accomplissement des fonctions maternelles était son unique objet, on ne songeait ni à l'instruire, ni à lui donner une capacité civile. Pour devenir une personnalité, il lui a fallu dix fois plus de génie qu'un homme n'en a besoin, car elle a dû s'emparer de cette science qu'on impose au sexe fort et braver les préjugés pour se cultiver.

Le génie est toujours un don masculin : tel est le fait brutal que constate l'historien. Soit. Mais quelles conséquences faut-il tirer de ce fait ? Le génie est une étincelle déposée en nous par le divin de la Nature, mais pour que cette étincelle s'enflamme il faut qu'elle soit alimentée par l'étude, il faut le développement graduel de la pensée.

Si Copernic n'avait pas eu la moindre notion d'astronomie, s'il n'avait eu aucune notion de mathématiques élémentaires, il n'aurait pas découvert le mouvement de la terre, car cette découverte a été le fruit de ses études et non une inspiration soudaine.

Et pourtant voilà ce qu'on voudrait que fassent les femmes. On dit souvent que l'esprit féminin a des aptitudes différentes de celles de l'esprit masculin ; c'est

possible et peut-être même vrai, mais en quoi cela constitue-t-il une infériorité ?

Rubens n'aurait jamais pu découvrir ce que Galilée a découvert et Galilée, un pinceau à la main, aurait sans doute produit des ébauches sans valeur. Tous deux pourtant ont été des génies.

L'intelligence humaine est une valeur ; si l'intelligence féminine est différente de l'intelligence masculine, raison de plus pour ne pas la laisser perdre, pour ne pas en étouffer le germe, car on ignore le résultat de l'union de ces deux valeurs. L'homme et la femme sont faits, au moral comme au physique, pour se compléter l'un par l'autre.

Un homme instruit, savant, s'il ne peut échanger aucune idée avec sa femme, s'il ne peut causer avec elle de ce qui le préoccupe n'a pas le même diapason moral que celle-ci. Dans ces conditions, la femme ne peut être la vraie compagne de l'homme, elle n'est que son idole ou sa femelle, ou son esclave ou sa domestique. Ce mariage est bâtard : le mariage saint, sacré demande l'union de l'âme, de la pensée, la communion possible des sentiments et des aspirations. Il faut donc élever le niveau intellectuel de la femme pour rendre au mariage, la sainteté qu'il a perdue.

La femme indoue.

La genèse a été le premier enseignement du peuple indou ; cette légende est le document le plus ancien de leur histoire, il a six mille ans de plus que la Genèse de Moïse.

La Genèse a une telle influence sur les peuples, qu'en Europe en plein XXe siècle, il est encore des personnes qui s'appuient sur notre genèse chrétienne pour établir l'infériorité féminine. C'est, par contre, grâce à la genèse indoue qu'aux Indes la femme a eu pendant de longs siècles une excellente situation sociale et matérielle.

La genèse de ce peuple diffère de la nôtre par une chose essentielle, qui a eu une immense influence sur le sort fait à la femme. Ce point essentiel tient à l'auteur du premier péché : la nôtre l'impute à la femme, la genèse indoue à l'homme.

Les articles des Vedas (livres sacrés indous) ainsi que les lois civiles codifiées par Manou plus de deux mille ans avant que Justinien codifiât les lois romaines, nous donnent des indications relatives aux femmes.

On trouve dans l'histoire de l'Inde plusieurs époques bien distinctes : dans la première, celle des siècles qui suivent l'installation des Aryas sur les plateaux élevés de l'Inde, on voit les femmes libres, honorées ; elles partagent la vie de leurs maris ; les poèmes épiques la représentent excitant ces héros à des entreprises aventureuses ; elles les suivent en partageant leurs exploits et leur mort glorieuse, mais partagent aussi avec eux les honneurs et les dignités.

Le mariage, chez les Indous, était précédé de fiançailles qui avaient lieu plusieurs années avant celui-ci ; les jeunes gens pouvaient ainsi savoir si leurs caractères concordaient.

L'époux devait donner une dot à la femme, dot qui assurait son avenir en cas de mort du mari, et qui était confiée aux parents de la femme. L'union était sancti-

fiée par la cérémonie de l'eau et du feu ; la conduite de l'épousée dans la maison de l'époux se faisait en grande pompe ; elle était reçue comme une souveraine arrivant dans ses Etats. Le consentement des deux époux était jugé indispensable pour que le mariage soit valide. Le divorce était à l'état d'institution dans l'Inde.

Dans la grande civilisation indoue, il y avait des régiments de femmes, dont les poètes et les historiens vantent les hauts faits et le courage indomptable ; les rois avaient pour gardes d'honneur et de sûreté des régiments de femmes.

Dans le tome III de Diodore de Sicile, on lit: « Alexandre, en retournant en Hyrcanie reçut la visite de la reine des Amazones Thalestrie ; elle régnait sur le pays situé entre Phasis et le Thermodon. Cette reine d'une beauté et d'une force de corps remarquables, était admirée pour sa bravoure par ses compatriotes ; elle avait laissé son armée sur les frontières de l'Hyrcanie et n'était accompagnée que de trois cents amazones portant des armures de guerre. Frappé de surprise à la vue de cette femme guerrière, le roi demanda à Thalestrie pourquoi elle était venue. « Je suis venue, répondit-elle, pour avoir de toi un enfant. De tous les hommes, tu es celui qui a accompli les plus grandes actions. Aucune femme ne l'emporte sur moi en force et en bravoure, il est donc probable que de deux êtres aussi supérieurs aux autres, naîtra un enfant qui, par ses qualités, surpassera les autres mortels. »

Les Gaulois levaient des régiments de femmes qu'ils lançaient sur les villes qu'ils voulaient assiéger.

On voit que, dans l'Antiquité, les femmes n'étaient

point de faibles femmes ; on les autorisait à exercer le métier des armes et elles y déployaient du courage et de la bravoure. Je pourrais multiplier à l'infini les citations au sujet d'amazones guerrières, mais je suppose que celles-ci suffirent à établir que la femme est un être moins faible qu'on ne veut bien le dire et ces preuves historiques démontrent fort bien leur force, leur bravoure dans le métier de soldat.

Les livres sanscrits nous montrent que les femmes n'étaient point blâmées mais, au contraire, fort louées lorsqu'elles se livraient à la culture des belles-lettres. Ils citent plusieurs dames poètes : Karma-Baï a composé de fort beaux vers qui figurent dans le recueil canonique de la secte Sikhs ; Jane Baï elle aussi composa des vers religieux.

L'ère de domination musulmane n'a pas arrêté la verve poétique des femmes indoues ; plusieurs femmes ont encore composé de jolis poèmes. La femme du vizir Armad Shah fut une poétesse célèbre, ses œuvres sont, encore aujourd'hui, en grande estime.

Plusieurs femmes indoues se sont vouées à l'étude du sanscrit et sont devenues des savantes en cette matière.

Le théâtre indou nous donne aussi quelques renseignements précieux sur la valeur et le caractère de la femme indoue, ainsi que sur la situation qu'elle occupait dans la société.

La femme dans la Perse antique.

La Perse n'a commencé à avoir une vie politique et

des annales qu'après la fin de l'empire assyrien, vers le VIIIe siècle avant notre ère.

Xénophon, l'historien qui s'est le plus occupé de ce pays, affirme que la femme y vivait sur un pied d'égalité complète avec l'homme. Dans le Shah-Namèche, poème grandiose imprégné de l'âme de la Perse antique, nous voyons que la femme possède une émancipation sociale complète ; elle est entourée de respect et de vénération.

Les femmes antiques de la Perse sont de belles héroïnes aussi braves et aussi vaillantes que les hommes. Elles ne sont point vouées à l'ignorance, car on parle de leur intelligence et de leur savoir-vivre ; elles sont poètes, musiciennes et guerrières.

Quinte-Curce raconte que la province de l'Eolie a été gouvernée par une femme, Mania, femme de tête, qui sollicita, à la mort de son mari, le gouvernement de cette province. Elle sut conserver les places confiées à sa garde et s'empara même de plusieurs villes maritimes. On la voyait, dit Quinte-Curce, au milieu de ses soldats, se battant avec bravoure, cherchant des yeux ceux qui se conduisaient bravement afin de les récompenser.

Toute l'histoire de la Perse, jusqu'au début de l'influence musulmane nous prouve que la femme y jouait un rôle politique considérable. Cette influence devint fâcheuse, surtout depuis Cambyse, ce prince qui établit l'usage, pour les souverains, de la polygamie sans limites. Darius, fils d'Hystape eut trois cent soixante concubines dans son harem.

La femme en Egypte.

L'Egypte dont l'histoire nous est connue depuis quatre mille ans avant notre ère, nous offre le tableau d'une des meilleures organisations civiles, morales et politiques. Cette contrée privilégiée a bénéficié de l'isolement des peuples existant au début des sociétés humaines connues de nous et pendant de longs siècles s'est trouvée à l'abri des guerres de peuple à peuple. Son luxe nous donne une idée de sa prospérité.

Callisthène, dans son histoire d'Alexandrie, nous donne les détails d'une fête publique qui, de nos jours, même à Paris, plongerait tout le monde dans la stupéfaction par sa somptuosité et le déploiement des richesses.

Pendant ces longs siècles de gloire, le sort de la femme ne ressemblait en rien à celui que nous lui voyons assigné plus tard dans la Bible. La loi appelant la femme au trône est due au roi Biophis ; la première femme qui en bénéficia fut la reine Nitocris. Les monuments égyptiens vantent le courage et l'intelligence de cette reine.

Avant le règne de Cléopâtre la Grande, nous voyons la famille souveraine se plonger dans le crime. Le mariage n'est plus une chose sérieuse : les frères épousent leurs sœurs et les répudient pour en épouser une autre. Evergète II tue son propre fils issu de son mariage avec sa belle-sœur et répudie celle-ci pour épouser la fille de cette princesse qui est sa nièce. Le crime et la débauche avaient remplacé la vertu dans la famille royale.

Par comparaison, Cléopâtre, malgré son amoralité, semble posséder la vertu. Mais telle qu'elle est, elle est

grande, brave et courageuse ; elle possède une intelligence remarquable et c'est une grande personnalité qui se dessine en caractères de feu. Elle sait mourir dignement et préfère une mort volontaire à la honte. L'histoire de Cléopâtre est trop connue pour que je fasse autre chose que la rappeler ; mon but est de montrer que la femme n'est nullement inférieure à l'homme, elle joue un rôle aussi actif, aussi élevé que celui de l'homme — nommer Cléopâtre doit suffire.

Toutes les inscriptions égyptiennes prouvent que la femme y était prêtresse. Comme Pyrrha qui remplit les fonctions d'atholophore de la reine Bérénice. Lagides fournit la preuve qu'il y eut beaucoup de prêtresses et que plusieurs, après leur mort, reçurent les honneurs divins.

La femme en Grèce.

En Grèce, aux temps dits homériques, la femme a été traitée comme l'égale et la compagne de l'homme. Les mœurs dépeintes par Hésiode et Homère sont chastes et pures. A l'époque d'Homère, la femme est reine ; le mariage est considéré comme une institution sainte de la plus haute importance.

Alceste meurt pour son époux. Orphée, modèle d'amour conjugal suit son Eurydice aux enfers. Ulysse dit à Nausica : « Il n'est pas de bien plus grand, de bonheur plus désirable que celui de deux époux, gouvernant leur maison, animés par une seule et même pensée. » (Homère.)

Les lois de Dracon codifient son esclavage ; aux

mœurs pures et simples succède une vie de débauche effrénée. La maladie morale se communique très vite et on voit alors commencer en Grèce une ère glorieuse au point de vue de la philosophie, des arts, de la littérature, mais bien triste au point de vue des institutions civiles et de la morale.

La femme était devenue l'esclave du père d'abord et du mari ensuite. Ici comme partout, l'esclavage a produit son effet démoralisateur.

Homère nous a montré les femmes libres ; Aristophane nous les montre esclaves, séquestrées dans les gynécées et tenues à l'écart de toute culture, ces belles courtisanes qui, après les guerres médiques, deviennent les reines de la Grèce.

L'Histoire nous montre que l'esprit féminin lorsqu'il est cultivé par l'étude a la même valeur et les mêmes aptitudes que l'esprit masculin. La célèbre Aspasie, qui joignait une beauté accomplie à une grande intelligence, ouvrit son salon aux beaux esprits d'Athènes. Le premier salon de beaux esprits est donc dû à une femme et date de l'an 440 avant Jésus-Christ.

Par son savoir, son goût artistique, son esprit vif et profond, et aussi par son charme, elle attira chez elle tout ce que la Grèce comptait d'hommes illustres. Les Athéniens conduisaient même leurs femmes légitimes dans son salon, afin qu'elles y apprissent l'art de la conversation et des belles manières. Sa maison devint le rendez-vous des hommes d'Etat, des poètes, des philosophes, des peintres et des artistes. Chacun voulut mériter les éloges de la belle Aspasie. Profonde philosophie, elle discutait avec Socrate sur les questions les plus abs-

traites et les plus élevées. Habile dans l'art de la parole, c'est à elle que revint l'honneur de prononcer l'éloge funèbre des guerriers morts pendant la guerre du Péloponèse. Périclès, ce grand homme aussi épris de la beauté d'Aspasie que de son savoir, répudia sa femme pour s'unir à la célèbre courtisane. A la mort de Périclès, Aspasie avait déjà cinquante ans, sa beauté était encore si parfaite, qu'un jeune homme nommé Lysiclès devint éperdument amoureux d'elle ; elle l'épousa et, grâce à son influence, d'obscur qu'il était, elle le fit arriver aux plus hautes dignités.

Aspasie, cette courtisane savante et intelligente, a fait du beau et du bon en Grèce pendant sa vie, elle a donné une forte impulsion à la philosophie, aux beaux arts et elle s'est montrée maître dans l'art du discours.

Phryné, au métier de l'amour, avait fait une fortune si colossale qu'elle offrit de rebâtir Thèbes à ses frais, à condition que sur les murs serait gravée l'inscription suivante : « Alexandre a détruit Thèbes et Phryné l'a rebâtie. »

A côté de toutes ces impures célébrités on trouve aussi dans l'histoire grecque des femmes savantes et honnêtes : Sapho, la plus célèbre des femmes poètes, celle qui, d'après Platon, Plutarque et Ovide faisait des odes sublimes, naquit à Mitylène, 620 ans avant Jésus-Christ. Tous les anciens ont été unanimes à admirer son génie ; ses vers brillaient par une grande verve et par une passion ardente ; on a conservé d'elle l'hymne à Vénus Aphrodite, l'ode à Lavine et beaucoup d'autres.

Dès la fondation de Rome, la famille fut constituée d'une façon sage et équitable, sous la double et égale autorité du père et de la mère. La Romaine jouissait de nombreux privilèges, dont plus tard elle fut privée. Nous constatons le rôle considérable que la femme a joué dans l'histoire romaine ; nous la voyons sous la république comme sous l'empire et au cours de tous les événements importants, intervenir activement qu'elle soit vierge, matrone ou courtisane. La femme est vénérée, estimée et estimable.

L'histoire nous montre de beaux exemples de courage viril. Caecina Paetus, riche romain, ayant conspiré contre l'empereur Claude, fut condamné à la peine capitale ; Arria, sa femme, l'encourageait à se tuer lui-même pour s'épargner la honte de la mort des criminels. Mais Caecina Paetus hésitait, sa main tremblante repoussait le poison et laissait retomber le poignard ; alors, Arria prend d'une main assurée un poignard, le plonge dans son sein et, trouvant la force morale de vaincre la douleur physique, dit à son époux en souriant : « Regarde, c'est vite fait et cela ne fait point mal ! » et elle tombe morte à ses pieds. Caecina Paetus, devant ce noble exemple, n'hésita plus.

Les divinités romaines sont presque toutes d'origine grecque. Les prêtresses étaient choisies dans les familles les plus honorables et vouées au culte dès l'âge de six ou sept ans, leurs vœux n'avaient donc rien de volontaire.

La déesse Vesta, fille de Saturne et de Rhéa, sœur de Jupiter, avait plusieurs temples à Rome. La statue de la

déesse représentait une femme d'une beauté calme et sévère, ayant à côté d'elle un brasier allumé. L'allégorie signifiait que la chasteté devait toujours régner dans le foyer domestique, le feu étant l'emblème de la pureté. Vesta représentait, en effet, la sagesse et la chasteté. La terreur se répandait dans Rome lorsqu'on apprenait que le feu sacré s'était éteint ; les affaires s'arrêtaient, le Sénat cessait de délibérer, bien vite on rallumait le feu aux rayons du soleil. Ceci fait, le peuple pensait que le courroux de la déesse était calmé et il reprenait sa vie habituelle.

La divinité s'unissant seulement au sexe féminin, n'est-il pas évident que celui-ci en était plus proche, parce que moins esclave des passions terrestres ?

Mais, malgré la pureté des mœurs des premiers siècles, à côté de ces beaux et nobles traits, on trouve plus tard à Rome un tableau de hideuse démoralisation.

Il vient en même temps que l'esclavage de la femme, quand ses privilèges lui ont été enlevés un à un. Cette Rome conquérante, cette Rome maîtresse du monde est conquise à son tour par les vices honteux de toutes les contrées qu'elle a soumises et on y voit un triste spectacle. Ses hordes pillardes lui ont apporté de l'or, le luxe devient fabuleux et elle s'endort dans une orgie effrénée. Dès ce moment, l'esclavage de la femme devient réel, on la méprise, car, pour ces débauchés, le mot « femme » n'est plus que le synonyme d'un instrument de plaisir.

Le mariage tombe en discrédit.

« Personne, dit Pétrone, n'aime à élever des enfants, car celui qui a des héritiers est exclu de tout festin, tan-

dis que l'homme sans héritier est choyé, servi par une nuée de courtisanes. »

La dot ne fut d'abord qu'un don gracieux et volontaire, mais elle ne tarde pas à devenir une obligation et le mariage devient pour l'homme une spéculation. A Rome, une fille sans dot restait vieille fille, à moins qu'elle ne fut d'une merveilleuse beauté. Aussi l'avare, dans la comédie de Plaute, s'écrie-t-il : « Me voilà avec une grande fille sur les bras et sans dot à lui donner, comment pourrai-je la placer ? »

Le mariage était civil ou religieux. Les clauses du contrat étaient sanctionnées par des magistrats et signées par deux témoins.

Dans les hautes classes de la société, les mariages donnaient lieu à des dépenses folles et à un déploiement de luxe extraordinaire. On offrait aussi des esclaves à la mariée.

Martial assure que de son temps, le mari qui voulait se débarrasser de sa femme, réunissait sa famille, puis appelant son épouse, lui disait : « Rends-moi les clés, rends-moi ma fortune, emporte la tienne, et sort d'ici, tu n'es plus ma femme. » Si la répudiation était motivée par l'inconduite ou par un acte grave commis par la femme, le mari avait le droit de garder la dot et la femme se trouvait ainsi dans la misère.

L'adultère, à Rome, a été puni de différente façon, suivant les époques de l'empire. Ainsi, il fut un temps où le mari pouvait juger la femme adultère, la condamner et la tuer lui-même. Matellus tua sa femme pour la seule raison qu'elle s'était enivrée. Les hommes disposaient de cet être humain, nommé femme, comme d'une

chose à eux, qu'ils pouvaient garder, répudier à leur fantaisie, n'ayant aucun compte à rendre aux magistrats, ni même à fournir les preuves du délit lorsqu'ils la tuaient.

Plus tard, on institua une espèce de tribunal de famille, qui devait entendre, acquitter ou condamner, ou simplement réprimander le mari meurtrier de sa femme. Mais quel que fut le jugement, celle-ci était bien morte.

L'immoralité était aussi grande que le luxe, ce qui prouve bien les dangers de l'assujettissement de la femme. En l'an 539 de Rome, il se forma une association de débauchés appartenant aux plus hautes classes de la société ; ses membres se livraient à des orgies qui dépassent les rêves de l'imagination. Elle fut découverte, on s'empara de sept mille de ses membres, quatre mille hommes et femmes furent condamnés à mort. Cet exemple terrible n'arrêta pas le mal, le vice était devenu une maladie chronique. Les matrones romaines connurent tous les vices, même le plus sordide, celui de l'ivrognerie ; on fut obligé de leur interdire le vin.

Tels sont devenus à Rome, les temps de Juvenal, de Martial, d'Horace et d'Ovide.

La femme en Assyrie.

Le premier auteur qui nous parle de la civilisation de Babylone et de Ninive est Hérodote, et de son temps cette civilisation tombait déjà en décadence. La dissolution des mœurs était à son comble, si bien que les premiers éléments nous manquent pour connaître les mœurs et les usages de ces deux grandes cités.

Les historiens juifs et grecs nous donnent quelques détail touchant les mœurs des Assyriennes. Sémiramis est la plus belle personnification de cette grande civilisation ; elle s'est élevée avec un vif éclat, au-dessus de la médiocrité, triste apanage du sexe féminin.

D'une position précaire, elle parvint au trône par un acte de bravoure. Après Sémiramis il y eut encore trois reines : Atossa, Nitocrin et Stratonice. Ainsi finit l'empire de Babylone 530 ans avant notre ère.

Reconnaissons-le encore : il a fallu qu'elles eussent un grand génie et une rare énergie pour s'imposer dans une contrée où les hommes ne voyaient dans la femme qu'un instrument de procréation et de plaisir.

La plus célèbre divinité de Babylone était la déesse Mylitta, cette déesse présidait à la procréation de l'espèce humaine. Plus tard, son culte dégénéra en une vraie prostitution religieuse.

LE FARD ET LA BEAUTE
DE LA FEMME ANTIQUE

AVANT-PROPOS

Le cosmétique est surtout lié aux civilisations raffinées. On en trouve cependant des traces chez les peuples en apparence sauvages. Le tatouage lui-même constitue un art de décorer la peau.

Dans la vieille Egypte, en Grèce, à Rome, à certaines époques de l'histoire de France, le cosmétique a joué un rôle considérable.

Le respect du Beau, dans l'antiquité, était une loi. Nous pouvons, par l'étude des Grecs, donner un aperçu de la conception du Beau. Platon, dans *Phèdre* et dans le *Banquet*, prête ses idées au Maître, et, à l'étranger, de Montinie reconnaît que le Beau est presque l'égal du Bien, association résumée en un simple mot (*kalokagathos*).

Pour satisfaire son grand désir qui est d'être belle. la femme eut recours, de tout temps, aux recettes de beauté. Déjà, il y a quarante siècles, dans l'empire des Pharaons, les belles Egyptiennes consacraient de longues heures à leur toilette. Elles s'oignaient la poitrine et les membres d'huiles agréablement parfumées et connaissaient l'art de se farder le visage et de se teindre les cheveux.

La femme de l'antiquité a usé des fards au même titre que l'élégante d'aujourd'hui, n'ignorant à peu près aucun raffinement de la toilette moderne. Notre époque qui se croit si féconde en inventions de toutes sortes, n'a fait, ici du moins, que copier l'antiquité.

Grâce à leurs cosmétiques, les femmes antiques surent accroître leur beauté et conserver à leurs traits une apparente jeunesse. Et dire que vingt siècles nous séparent ! En quoi, en effet, une coquette de nos jours diffère-t-elle d'une coquette de l'ancienne Rome. Ne sont-ce pas les mêmes manœuvres quand il s'agit de plaire ? De part et d'autre même fièvre de rajeunissement et, pour parvenir au même but, même mise à contribution des divers règnes de la nature.

La toilette d'une femme antique ne comprend pas seulement l'ensemble des soins hygiéniques auxquels elle recourt pour mettre en relief ses agréments personnels, mais également les artifices que va lui fournir son esprit toujours si ingénieux dès l'instant qu'il s'agit de plaire et surtout de tromper : « ars fucatrix ».

La mode sera probablement toujours plus forte que tous les raisonnements et que toutes les épigrammes. Juvénal en parle : « L'art de faire la beauté, faisait sans cesse mentir la nature ; plus d'une fois aussi, il fit gémir la morale. »

La Beauté n'est soumise à aucune loi immuable, l'idéal esthétique varie suivant les âges, les peuples, les indi-
définition remarquable : Kant, dans ses principes de
vidus. Le beau jugement de Kant semble être ici une
philosophie, a défini le *Beau* « une finalité sans fin ».

Il y a une chose encore plus belle que la beauté :

la *Grâce*. Cette grâce consiste essentiellement dans la souplesse des lignes, l'aisance des mouvements, le naturel des attitudes, la douceur de l'expression et surtout dans la puissance de l'esprit et la culture intellectuelle — c'est à elle qu'on pourra attribuer la puissance de séduction de la femme ; c'est elle qui montre à merveille par sa nature même, le lien de ces qualités hétérogènes, sans doute, mais pourtant très proches. A cause d'elle, on pourra parler de naturel et de simplicité, sans blâmer certaines femmes coquettes et leur faire grief de leurs procédés artificiels de coquetterie vulgaire. Car, en fait, ce n'est pas la lutte d'un sexe pour s'attacher l'autre sexe, mais une recherche de la beauté et de l'agrément des yeux.

Nous verrons maintenant quels sont les divers subterfuges dont disposait la femme antique.

LES FARDS ET AUTRES ARTIFICES DE LA TOILETTE DANS L'ANTIQUITE

Chez tous les Grecs les soins de beauté prirent une place prépondérante. Pour eux, la beauté du corps était la beauté suprême ; ils admiraient la splendeur des lignes pures et volontaires, élevaient des statues aux belles courtisanes et aux gladiateurs bien proportionnés.

Les courtisanes dignes de ce nom, qui se sacrifiaient à l'amour, étaient vénérées telles les divinités. Peignant sa Vénus Anadyomène, Apelle n'a pas craint de prendre comme modèle cette Phryné, femme publique, dont les formes merveilleuses sont restées célèbres jusqu'à nos jours, et ses contemporains n'ont pas rougi d'accepter l'argent qu'elle versa pour reconstruire les murs de Thèbes. Praxitèle sculpta sa Vénus de Cnide d'après la courtisane Cratine, et la fameuse Joconde n'est bien que le portrait d'une porteuse de pain.

Les exercices physiques étaient, chez les Grecs, fort en honneur ; les jeunes filles s'y adonnaient dès l'enfance pour développer harmonieusement leurs muscles ; grâce à la gymnastique, au massage et à l'usage des bains, elles eurent ces corps splendides que le génie de Phidias et

de Praxitèle a su immortaliser. La beauté che les Grecs était surtout plastique, et par les statues aux formes harmonieuses qu'ils nous ont laissées, on distingue qu'à travers la vie, ils voient cet Olympe radieux où réside l'harmonie. Il est vrai que chez eux « tout était divin jusqu'aux douleurs humaines ».

Le secret de beauté des Grecques était la simple pratique de l'hygiène ; les prêtresses d'Aphrodite sacrifiaient tout d'abord à la déesse Hygie.

Pour avoir de jolis yeux, les Romaines en noircissaient et insufflaient une poudre fine entre leurs paupières, pour faire briller leur regard. L'usage de l'antimoine pour se teindre les paupières, les cils et les sourcils semble remonter aux premiers âges du monde : Isaïe en parle, et Jérémie, ainsi qu'Ezéchiel, reproche aux filles de Juda « de se farder d'antimoine pour plaire aux étrangers ».

Ovide qui a écrit tout un livre sur les « *Medicamina faciei* », donne à propos de l'apprêt des yeux les instructions suivantes : « Il faut se noircir légèrement le pourtour, insuffler entre les paupières une poudre fine, afin de les faire paraître plus grands et plus brillants, teindre les cils avec la sepia puis allonger en l'accusant davantage l'arc des sourcils. »

Pour prévenir les rides, les Romaines gardaient sur leur visage epndant la nuit, des cataplasmes de lait et de farine de fèves, ou un cataplasme de mie de pain et de lait. Une crème fort prisée pour les rides était un mélange à parties égales d'escargots séchés au soleil et pulvérisés et d'une substance dite *linimentum.*

Les femmes Romaines avaient une véritable passion

pour les fards, dont Ovide a dit avec tant de grâce : « Le léger vermillon que le sang a refusé, c'est l'art qui le donne. » Les coquettes se passaient une couche de céruse sur le visage et se peignaient les joues et les lèvres avec le suc d'une plante que les botanistes appellent *orcanette*. La pommade rosat, obtenue par macération de roses dans le miel, guérissait leurs lèvres gercées.

A Rome, raconte Horace, on employait trois principales espèces de fards : « le *minium*, le *carium* et une substance extraite de certains résidus du crocodile ». Ces fards ne servaient pas seulement à donner à la peau une teinte plus avantageuse, on les employait aussi pour « masquer sous une légère couche, les traces trop véridiques de lâge ».

Martial surtout se montre impitoyable envers les femmes coquettes. A l'une, il dit : « Tu dors sans ton visage » ; à une autre : « Tu as une belle carnation, mais non une belle peau. » Juvénal est beaucoup plus brutal : « Cette face empâtie, dit-il, est-ce un visage ou une plaie ? » (*Facies dicetur an ulcus.*)

L'usage des mouches, qui a fait fureur à la fin du XVIIIe siècle, était déjà connu à Rome : c'étaient de petits emplâtres noirs et arrondis nommés *splenia*, qu'on appliquait comme une sorte de sèmis sur la peau, Martial les désigne très clairement : « Des mouches nombreuses constellent son front superbe. »

Les Romaines, plus raffinées, eurent une autre conception de la beauté ; sans délaisser les soins du corps, elles songèrent au visage et surent l'embellir merveilleusement. Chez elles, les cosmétiques détrônèrent l'hygiène ; la jolie romaine d'alors n'aurait rien eu à envier

à la Parisienne d'aujourd'hui. Crèmes, fards, teintures, parfums, rien ne manquait à leur arsenal.

Les Romains divisaient les cosmétiques suivant l'effet à obtenir. Ils distinguaient :

— les cosmétiques proprement dits ou « *ars ornatrix* » relatifs à l'hygiène et à l'embellissement du corps, dans lesquels il n'entrait aucune substance toxique ;

— les cosmétiques ou « *ars fricatrix* » qui correspondaient en quelque sorte au maquillage. C'était l'art de corriger les imperfections naturelles ou de réparer les outrages du temps grâce surtout à des fards dont la plupart contenaient des poisons ou des substances dangereuses. C'est au point que le mot « poison » est souvent employé comme synonyme du mot « cosmétique ». Témoin ce passage d'Ovide : « Evitez d'être là, quand elle prépare les poisons destinés à son usage. »

La Romaine commençait sa toilette chaque jour par le bain : Poppée, la femme de Néron, pour blanchir et adoucir sa peau, prenait tous les jours un bain de lait d'ânesse. Elle amenait avec elle un troupeau d'ânesses pour ses bains quotidiens. Les baignoires étaient de vastes cuves de marbre blanc entourées de gradins et toute la pièce était chauffée grâce à des foyers souterrains. A la sortie du bain, les esclaves frottaient doucement les baigneuses avec une brosse dure, puis les couvraient d'un manteau de laine : la *gausapa*. Les Romaines de distinction avaient cinq ou six habilleuses. Chacune avait sa spécialité : une chargée de la toilette du matin, l'autre de la toilette de nuit, toilette de cérémonie, galant déshabillé de la maison, la coiffeuse, l'orna-

trice chargée de placer les ornements dans les cheveux avec goût et art, etc.

Après le bain, commençaient les soins de beauté : elles enlevaient soigneusement les poils du visage et du corps — car la Romaine devait être entièrement glabre — et elles frictionnaient leur corps avec une huile parfumée, l'*helenium*. L'onction du corps avec des liquides parfumés était l'objet de soins particuliers ; le miel entrait dans la composition d'un grand nombre de préparations telles que l'huile au cinamone, l'huile au lys, l'huile au fenu grec.

L'épilation, cette petite opération des Grecques, avait été importée à Rome, après avoir été empruntée à l'Orient. Cicéron parle de l'épilation des sourcils comme d'une chose tout à fait bienséante. L'épilation se faisait au moyen, soit de pâte épilatoire, soit de pinces. « Les épilatoires avaient pour base de la noix dissoute dans l'huile, à laquelle on ajoutait des substances caustiques » ; après en avoir enduit la partie à épiler on la râclait avec un strigile.

Avant de se coucher, la Romaine se livrait à de nouvelles pratiques : les esclaves frottaient son corps d'une graisse retirée de la laine des moutons : *l'oesypium* ; cette graisse qu'on utilise encore de nos jours, sous le nom de lanoline, adoucissait la peau, mais avait, nous dit Ovide : « une odeur des plus désagréables ».

Chez les primitives égyptiennes, on rencontre fréquemment dans les tombeaux des matières colorantes, telles que l'ocre rouge et jaune, la malachite, le sulfure d'antimoine.

On a découvert aussi dans les tombes des cailloux

extrêmement polis et qui se trouvent toujours avec des palettes en schiste servant à broyer le fard.

Petrie a découvert parfois également sur les palettes, des traces d'hématite. L'usage de souligner l'œil d'un trait de fard vert est constaté avec plus de précision dans la civilisation égyptienne. Petrie rapporte qu'il découvrit dans une tombe de la première dynastie de la poudre de malachite dans une petite boîte en ivoire en forme de canard, fort intéressante comme prototype des nombreuses boîtes à fards de même forme découvertes assez fréquemment dans les tombeaux du second empire thébain et dont on trouve des spécimens dans plusieurs musées.

Sur les statues célèbres de Sepa et de Nesa du Louvre, la pupille, les paupières et les sourcils sont peints en noir et le dessous des yeux orné d'une bande verte.

Les femmes d'Orient, Arabes et Juives connurent aussi de tout temps les recettes de beauté ; ce sont elles qui apprirent l'usage du *henné* pour donner aux cheveux une teinte fauve et celui du *koheul* pour bistrer de bleu les paupières.

Vers le IIIe et IVe siècles, les dames gauloises n'avaient rien à envier au luxe romain, ni les parfums délicats, ni les souliers, ni les splendides ornements des ceintures, ni la teinture des cheveux, ni les étoffes somptueusement brochées d'or, ni les pierres précieuses.

La coiffure.

Ce n'est qu'a partir de l'Empire que l'on connaît exactement la coiffure des femmes, grâce aux monnaies à

l'effigie des impératrices. Elle était caractérisée par une grande simplicité dont on ne se départit pas pendant longtemps.

Les jeunes filles, jusqu'au mariage, ramassaient en chignon leurs cheveux derrière la tête ; le jour des noces, elles les divisaient en six nattes qu'elles enroulaient sur le sommet du crâne de façon à former un chignon élevé, que Varron compare à une borne.

Plus tard, tout l'édifice de la coiffure sera commandé par la frisure et on rencontre des dispositions plus compliquées. La chevelure devient alors un objet de soins particuliers et son agencement exige beaucoup de temps.

C'était « une rangée » de petites boucles pareilles à des anglaises, tombant sur les oreilles, par devant ou flottant librement sur le dos et les épaules ». C'est ainsi que se présente l'Aphrodite de Rhodes avec des cheveux tombant tantôt librement, tantôt retenus par un ruban à leur extrémité. Le type des cheveux en arrière est représenté par quelques-unes des plus belles œuvres classiques, notamment l'Aphrodite de Milo (Louvre) et celle de Cnide (Vatican).

Quelques remarques prouvent combien Ovide avait fait une étude approfondie de la matière, je veux seulement en énumérer quelques-unes : Ovide dit : « Un visage allongé demande des cheveux séparés sur le front. »

« Un nœud allongé sur la partie supérieure de la tête, en laissant les oreilles à découvert, sied mieux aux figures arrondies. »

Les femmes de condition portaient leurs cheveux artistement relevés sur la tête et fixés par de grosses

épingles en argent, en or ou autre métal précieux. La servante, comme signe distinctif portait ses cheveux nattés et tombant sur les épaules.

Les coiffeurs savaient fort bien confectionner les perruques et teindre les cheveux. Le blond doré et le blond cendré étaient les nuances préférées des belles Romaines. Or, la nature leur ayant refusé ces nuances, elles demandaient à l'art de corriger la nature ; elles y réussissaient, car les poètes latins célèbrent à chaque page de leurs œuvres les beaux cheveux dorés. S'il faut croire Properce, la fantaisie des Romaines alla jusqu'à se teindre les cheveux en bleu. Les pauvres femmes d'aujourd'hui si vertement tancées, n'ont rien inventé en fait de luxe et de coquetterie.

A Rome, on employait à cet effet des pommades à base de myrte, de cyprès, de poireau, de brou de noix. A Venise, les praticiens surent obtenir un blond ardent inimitable. Cette teinte jouissait d'une assez grande vogue auprès des Romaines ; c'était, paraît-il, le spectacle des femmes de Grande-Bretagne, qui avait poussé les Romaines à adopter la teinte blond ardent. Ainsi, Ovide écrit : « Parce que certaines femmes se teignent les cheveux en blond, le blond est-il une couleur honnête ? » ou « Telle femme, s'écrie Martial, devient subitement corbeau qui, tout à l'heure, était cygne. »

Vers la fin de la période primitive apparaissent nettement des perruques. De même, nous relevons chez les égyptiennes primitives divers objets mobiles : plumes, coquillages, peignes et épingles qui ornent leurs coiffures. Les plumes employées à cet usage sont des plumes d'autruche. La plume se retrouve, en effet, plus tard

dans la coiffure de la déesse Maat, dont elle sert parfois à écrire le nom qui, dans les textes des pyramides, est représenté par un faucon portant la plume sur la tête.

Les femmes aimaient à affermir l'échafaudage de leur coiffure au moyen d'épingles et de peignes ornés, en os et en ivoire, surtout fréquents au début de la période préhistorique entre les dates de dynasties 33 à 44.

Un seul fait démontre combien les perruques compliquées étaient en honneur dans l'Egypte primitive : c'est la coutume de déposer dans les tombeaux des cheveux et des instruments, dont le but était de préserver les coiffures artistiques, qui n'étaient pas refaites tous les jours et que l'on cherchait à conserver intacts aussi longtemps que possible.

Petrie a découvert dans la tombe du roi Zer de la première dynastie, à Abydos, une bande de faux cheveux composée de boucles et vraisemblablement destinée à être portée sur le front.

Robes.

Au début, hommes et femmes portèrent le même costume aussi bien chez les Assyriens et les Egyptiens, que chez les Grecs et les Romains. On ne connut alors que les robes flottantes, d'une seule pièce d'étoffe, dont les plis « drapés avec une extrême élégance, donnaient à la démarche tant de souplesse et tant de grâce ».

Mais lorsqu'avec le christianisme la femme devint l'égale de l'homme et eut toute liberté de s'habiller à sa guise, elle comprit que le vêtement flottant ne lui per-

mettait pas de faire ressortir les lignes harmonieuses que lui avait données la nature.

Le vêtement ajusté fut alors créé. Il fut un des premiers symptômes de la civilisation et de la liberté féminine.

Seules, de nos jours, les femmes d'Orient n'ont pas encore droit au vêtement ajusté ; privées de toute liberté, considérées par l'homme tout puissant comme des jouets sans moralité et sans âme, les femmes orientales doivent vivre drapées et voilées, telles les esclaves des anciens temps.

Les dames Romaines connaissaient-elles la distinction des robes montantes et des robes décolletées ?

Le passage suivant d'Ovide me semble ne laisser place à aucune équivoque : « Toute personne, dit-il, qui a la peau belle, doit faire voir ses épaules à découvert » ou « Il est certain détail que la bienséance exige que l'on cache sous un fichu. »

Dans la vie privée des temps héroïques, la qualité des étoffes de la tunique, la beauté du manteau et celle de l'agrafe qui l'attachait représentaient un élément du luxe vestimentaire fort apprécié, et les broches d'or, suivant l'expression d'Homère « éclataient comme du soleil ».

Le corset.

Le corset a une histoire et son influence fut grande, trop grande pendant les siècles où il fut mal construit. Les belles femmes des Hébreux d'il y a cinq mille ans, les jolies Romaines, que chante Ovide, employaient déjà

en guise de corselet, pour soutenir leur gorge et resserrer leur taille, de longues bandelettes de toile enroulées tout autour du corps et qu'on appela *ephod* ou *mamillaire*.

Plus tard, on assouplit le corset de fer par des sangles de cuir qui permettaient une compression plus grande encore et en serrant la taille, faisait ressortir la saillie des hanches.

Pour donner à la femme une taille de « libellule ou de bourdon », le corset comprimait et refoulait la plupart des organes, gênent la respiration, empêchant la digestion, provoquant les troubles, les plus graves des organes générateurs.

On peut encore voir au musée de Cluny et à Carnavalet des spécimens des cuirasses meurtrières de cette époque ; seul le besoin irrésistible de suivre la mode put faire supporter pareil instrument de supplice, dont bien des coquettes furent victimes, telle cette jeune mariée, dont parle Ambroise Paré, qui mourut le soir de ses noces pour avoir subi toute la journée l'étreinte brutale d'un pareil corset.

Les bijoux.

C'était, avec la coiffure et la robe, le morceau capital de la toilette. Les dames romaines poussaient si loin la passion pour les bijoux qu'elles aimaient à s'en parer à tout instant de la journée. Ovide, si indulgent par ailleurs, ne peut s'empêcher de le leur reprocher : « Vous voulez, dit-il, que vos robes soient ornées de pierres étincelantes. »

Elles portent même des bagues aux orteils. Toutes ces prodigalités coûtaient fort cher. C'est ce qu'Ovide signale en termes fort piquants : « Pourquoi, dit-il, cette fureur de porter sur soi ses revenus ? (*quis furor est census corpore ferre suos ?*). Plusieurs lois furent votées à Rome pour essayer d'arrêter le luxe qui, déjà à la fin de la république, ne connaissait plus de bornes.

Les Egyptiennes, d'il y a cinq mille ans, aimaient surtout les bijoux. Elles étaient surchargées de perles, de colliers, de bracelets, des bagues en argent, en or et en pierres d'améthyste, de lapis, de grenat et en n'appartient qu'à lui. Comme exemple, il fait la critique et un peula charge de certaines tournures.

« Il y a dans la démarche une grâce qui n'est point à dédaigner, dit Ovide, apprenez donc à marcher comme il convient à une femme. »

Un autre passage d'Ovide : « L'une s'avance par un mouvement comparsé des hanches, d'un pas nonchalant, une autre d'un pas roide ; celle-ci, par un mouvement compassé des hanches livre aux vents les plis de sa robe et allonge le pied avec majesté. »

Ovide dit encore de Virgile : « *Et vera incessu patuit dea* » (sa démarche révéla une déesse).

Tous ces artifices de la femme romaine coquette pour réformer et, trop souvent aussi, pour déformer la nature, devaient se heurter quelquefois à certaines impossibilités. Il fallait alors user de ruses. « Les femmes ne vont pas au théâtre pour voir ; elles y vont surtout pour être vues. » C'est Ovide qui dit cela. Or que de fois on l'a répété depuis.

Quand une Romaine voulait condamner sa porte, elle

avait recours à certains expédients qu'Ovide nous indique. Ainsi, par exemple : « Une servante menteuse, viendra nous dire d'un ton assuré : madame est sortie, ou qu'elle feigne une migraine. »

Ovide nous parle de « ruses épistolaires » en homme qui s'y connaît et nous montre toute une œuvre de haute stratégie. Ainsi la soubrette chargée de porter furtivement la missive de sa maîtresse, la cachera sous son corsage, dans son brodequin ou sous la plante de ses pieds. Au besoin même, « elle offrira ses épaules en guise de tablette, et deviendra, de la sorte, une lettre vivante ».

Mais comment éviter que la peau noircie par l'écriture ne trahisse les caractères ? « Les lettres tracées avec du lait qu'on vient de traire tromperont facilement les yeux ; puis un peu de charbon pulvérisé suffira pour le rendre visible. »

Ovide parle encore de diverses encres sympathiques ; entre autres, certaine qu'on retirait du lin vert (*humiduli lini*) « laquelle ne laissait pas de traces sur le papier ».

Les Romaines, tout en étant très sensibles aux compliments, pourront les trouver un peu fades — sans l'assaisonnement de quelques cadeaux.

C'était, autrefois, de simples bagatelles : un anneau, un bougeoir, une petite pièce d'argenterie. Ovide se plaint déjà : de son temps, les femmes préféraient le solide. Martial signale le même abus : « Silva, dit-il, pour être en droit de réclamer ou plutôt d'extorquer quelques cadeaux, tu nais jusqu'à huit fois par an. »

Les parfums.

Les fréquentes allusions de la Bible aux parfums et aux aromates prouvent que, de très bonne heure, il s'en faisait une consommation considérable chez les peuples, trouvant dans leur pays le girofle, le camphre, la muscade, l'aloés, la cannelle et le bois de santal ; tous en végétaux appartiennent à l'Orient et pendant des siècles sont demeurés inconnus au reste du monde.

Les juifs avaient l'habitude de s'oindre de parfums avant le repas. Ils attachaient une idée non seulement de respect personnel, mais encore d'hommage religieux à une offrande d'encens. Outre les parfums brûlés dans le temple, les juifs en avaient d'autres qu'ils brûlaient sur les morts.

De là la réponse de Jésus à Juda qui reprochait à Marie l'emploi d'une préparation empruntée aux banquets comme un luxe inutile : « C'est ma sépulture qu'elle prépare. »

Les premiers chrétiens imitèrent les Juifs et adoptèrent l'usage de l'encens dans les cérémonies de la liturgie.

Saint Ephraïm, père de l'Eglise de Syrie, prescrivit dans son testament qu'aucun parfum ne fût brûlé, ni répandu sur son cercueil, mais que les aromates fussent plutôt donnés au sanctuaire.

Les Chinois, dont la sensualité est si raffinée font une grande consommation de parfums dans leurs culte, pour leur usage et leurs plaisirs.

Dans un excellent ouvrage qui peint très bien la vie domestique des peuples de l'Orient, on trouve plusieurs

passages relatifs à l'usage des parfums. Telle est « l'histoire du frère cadet du barbier », qui, se trouvant dans le palais de la femme du grand Vizir pour y devenir son jouet et lui servir d'amusement, se fit peindre les sourcils comme une femme, raser la barbe et ensuite se parfumer de bois d'aloés et d'eau de roses.

Les parfums, les essences les plus précieuses coulèrent à flots à Rome. L'air qu'on respirait chez les Romaines était saturé des parfums les plus pénétrants. Les femmes étaient parfumées de la tête aux pieds, elles en remplissaient leur baignoire, lorsqu'elles ne la remplissaient pas de lait d'ânesse ; elles parfumaient leurs chevaux, leurs chiens ; toutes les salles de leurs palais étaient parfumées d'essences différentes.

Le parfum était l'accessoire obligé de tous les festins.

Martial dit à la Gellia : « Partout où tu vas, on dirait que la boutique de *Casmus* t'accompagne ; tu exhales le baume, tu exhales le cinnamone par tous les pores. »

Les Grecs, d'ailleurs, de même que les Romains, aimaient beaucoup les parfums et avaient fait faire de remarquables progrès à l'art du parfumeur ; les femmes grecques poussaient à cet égard la recherche jusqu'à enfermer leurs habits dans des coffres odorants.

Ainsi que nous l'apprend Homère en parlant d'Ulysse, et, d'après Athénée, elles avaient des cassolettes qui répandaient dans l'air de suaves odeurs pendant qu'elles étaient à table.

En Grèce, les boutiques de parfums étaient ouvertes à tout venant : elles servaient de lieu de réunion, on y discutait les intérêts de l'Etat, on y décrétait la mode, on y racontait des histoires scandaleuses et on disait à

Athènes : « Allons au parfum » — comme on dit : « Allons au café. »

Socrate proscrivait tous les parfums : « L'esclave et l'homme libre, disait-il, quand ils sont parfumés, ont la même odeur. »

Sophocle représene Vénus, la déesse du plaisir parfumée ; ainsi Minerve, la déesse de la raison et de la chasteté, assouplissant ses membres avec de l'huile parfumée avant de se livrer aux exrcices de gymnastique.

La musique et la danse.

La musique ainsi que la danse ont figuré de tout temps et chez tous les peuples en tête des divertissements. Ovide en parle en homme qui s'y connaît : « Le chant, dit-il, est chose délicieuse. Jeunes filles, apprenez à chanter : la beauté de la voix a, plus d'une fois, tenu lieu d'attrait. »

Il recommande surtout la musique étrangère : « Qu'il fredonne toujours des airs égyptiens ou espagnols ? et l'essentiel est d'éviter de chanter faux. »

« *Asit symphonia discors.* » Ou encore : « Si vous avez de la voix, chantez ; si vos membres sont flexibles, dansez ; ne négligez aucun moyen de plaire. »

L'orchestre se composait, comme chez nous, d'un groupe de musiciens exécutant un morceau d'ensemble, dont le rythme et le mouvement variaient suivant la dans qu'il fallait exécuter.

L'instrument dominant était la flûte. « C'est la flûte, dit Ovide, qui chante dans les temples, qui chante dans les jeux, qui chante même aux lugubres funérailles.

Wallaschek, dont l'étude sur les origines de la musique fait autorité, estime que la danse primitive a toujours le caractère collectif et que la part des femmes y est égale, sinon supérieure, à celle des hommes.

CONCLUSIONS

En terminant cette étude destinée à faire une mise au point du rôle de la feme dans les civilisations antiques, ainsi que de l'emploi des fards et autres artifices de toilette, nous pouvons tirer un certain nombre de conclusions.

1° *Place de la femme dans les civilisations antiques.*

L'assujettissement de la femme ne date pas du commencement du monde ; dans toutes les grandes civilisations, il n'a été que le résultat de la décadence sociale qui l'obligea à se consacrer essentiellement à sa descendance. Les civilisations antiques, observées plus attentivement, étaient le fruit d'une collaboration des deux sexes où la part de la femme était aussi réelle que celle de l'homme, quoique plus lâchée. Les hommes sont-ils les seuls artisans de la civilisation ? Les antiques poèmes d'Homère, de Valmigi, nous montrent la place éminente de la femme : ces belles héroïnes combattant à côté des guerriers, les exhortant à la vaillance et accordant leur main aux plus braves d'entre les braves.

Nous constatons le rôle important de la femme dans

l'histoire de Rome, où nous la voyons, sous la république, comme sous l'empire et au cours de tous les grands événements, intervenir activement, qu'elle soit vierge, matrone ou courtisane. La vie, toutes les forces naturelles, tous les éléments, les arts, le commerce, la guerre, tout était personnifié par la femme, et ce même sexe féminin était pourtant taxé d'incapacité dès sa naissance : illogique de l'esprit humain et masculin.

En Grèce, aux temps homériques, la femme a été traitée comme l'égale et la compagne de l'homme. La femme est reine, prêtresse, servante, poète. Le mariage est considéré comme une institution sainte de la plus haute importance.

Les inscriptions égyptiennes nous montrent que la femme jouait un rôle aussi actif, aussi élevé que celui de l'homme. En Gaule ancienne, elle décidait souvent les guerres et y prenait part ensuite.

La liste est longue. J'ai cité quelques-unes de ces femmes, dont la gloire nous donne la preuve la plus éclatante de la valeur de leur intelligence et de leur énergie. Aussi le poète a-t-il célébré non seulement la femme aimante ou aimée, mais aussi la guerrière, l'héroïne, la reine, la savante, la poète et la musicienne.

L'influence de la femme n'a pas toujours été salutaire, cette influence est devenue fâcheuse surtout depuis l'apparition de la polygamie sans limites. La femme se sentant dégradée, humiliée par la position qui lui est faite, s'y adonne sans honte. La liberté est un élément sain et éminemment moralisateur. Enlever cette liberté, c'est donc refuser à la femme ce grand facteur de moralité. La dégradation supprime la dignité de la femme, lui

fausse l'esprit et l'ère des vices honteux et corrompus est ainsi créée. L'esclavage de la femme ne se produit que lorsque les civilisations ont été ruinées par la lèpre de la débauche.

2° *Fards et autres artifices de la toilette.*

La pratique du maquillage est aussi ancienne que l'existence de la femme elle-même. Les écrits nous donnent la preuve irréfutable de tout l'artifice de leur beauté et de leurs recettes : fards, crèmes, teintures capillaires, perruques, parfums, corsets, rien ne manquait à l'arsenal des femmes antiques. Grâce à leurs cosmétiques, elles surent accroître leur beauté et conserver à leurs traits une apparente jeunesse.

La toilette d'une femme antique ne comprend pas seulement l'ensemble des soins hygiéniques auxquels elle aura recours pour mettre en relief ses agréments naturels, mais également les artifices que va lui fournir son esprit si fécond dès l'instant où il s'agit de plaire et surtout de tromper : « ars fucatrix ».

L'antiquité n'ignorait à peu près aucun des raffinements de la toilette moderne. Ces peuples gréco-latins possédaient au plus haut degré le sens de la beauté. On peut résumer cela par un seul mot : « Rien ne change ».

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris.
G. ROUSSY.

Vu : le Président de la thèse,
L. TANON.

Vu : le Doyen,
TIFFENEAU.